

EXPOSITION

09.10.20 > 17.01.21



TRANSPALETTE

CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

BOURGES

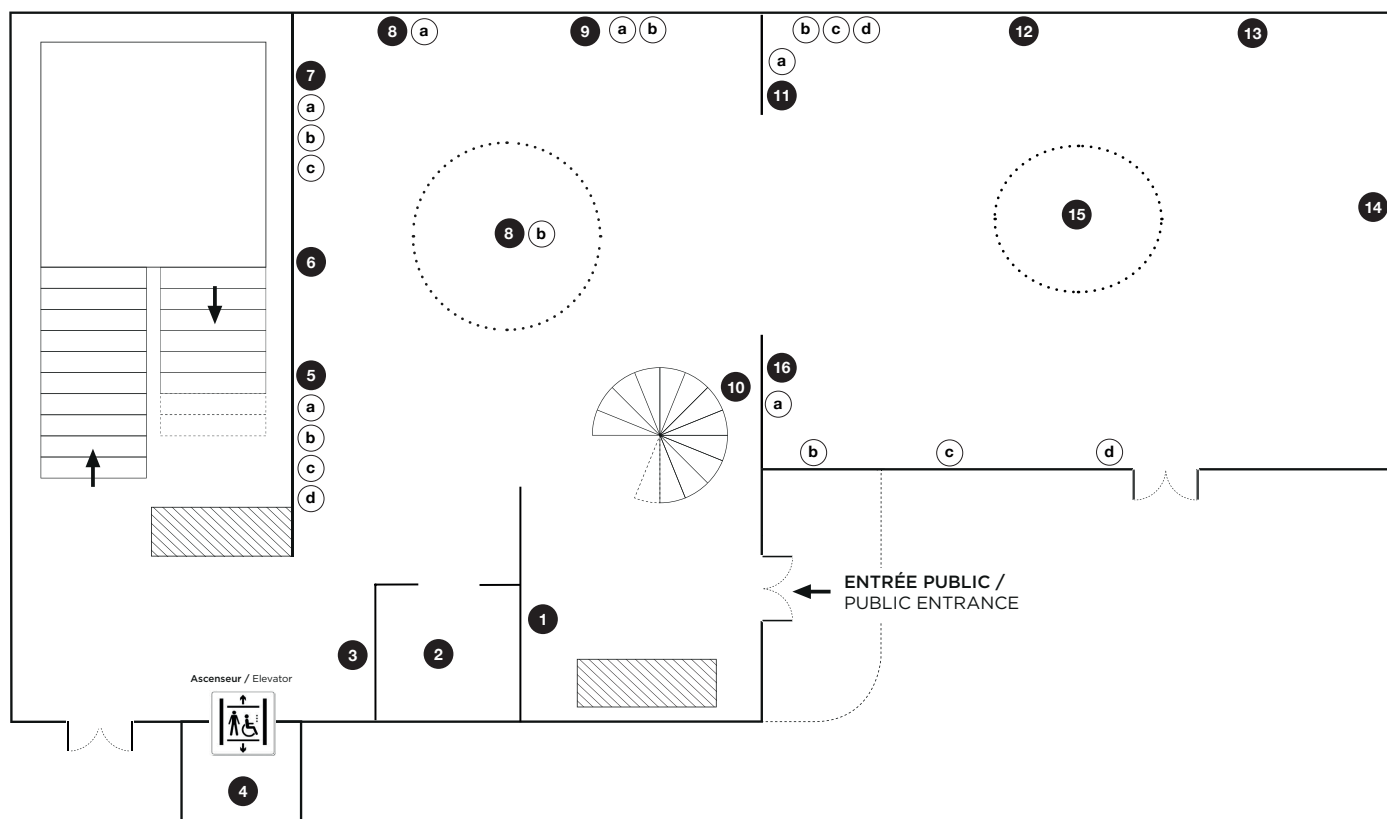


ZHENG BO
LAËTITIA BOURGET
CRAIG CALDERWOOD
MARINETTE CUECO
GAËLLE CHOISNE
ODONCHIMEG DAVAADORJ
EMMA DI ORIO
VIDYA GASTALDON
LUNDY GRANDPRÉ
BALTHAZAR HEISCH
SUZANNE HUSKY
IAN LARUE
NADJA VERENA MARCIN
MYRIAM MIHINDOU
ELENA MOATY
PISTIL PAEONIA
SANJEEYANN PALÉATCHY
ANNIE SPRINKLE & BETH STEPHENS
MALAXA [TABITA REZAIRE & ALICIA MERSY]
ANIARA RODADO
KARINE ROUGIER
LARA WONDERLAND

**antre
peaux**

Dessin©Lorene Abfayer

REZ-DE-CHAUSSÉE / SALLE 1
GROUND FLOOR / ROOM 1



1 Nadja VERENA MARCIN

Jedi, C-print, 120 x 64.4 cm, 2019

2 Zheng BO

Pteridophilia, film #1 (série de 4 films), 2016

3 Suzanne HUSKY

Earth Cycle Trance, mené par Starhawk, vidéo, 32min, 2019

4 Aniara RODADO

Against Witch/Washing, œuvre sonore, 2020

5 Craig CALDERWOOD

a - Cruel Devil, crayon sur papier aquarelle, 28 x 35.5 cm, 2019

b - Double D's, crayon sur papier aquarelle, 28 x 35.5cm, 2019

c - Sugar Water, crayon sur papier aquarelle, 28 x 35.5 cm, 2019

d - You Can tell By the Beast Between Her Legs, crayon sur papier aquarelle, 28 x 35.5 cm, 2019

6 Marinette CUECO

Trois Mues, Entrelacs, Juncus capitatus, joncs capités, 1,80 x 0,25 m chaque, 2005

7 Gaëlle CHOISNE

Les mondes subtils - Série de peintures

a - My dear baby snake, peinture acrylique, pastels, crayon noir, 20 x 14.5 cm, 2020

b - Queer, peinture acrylique, pastels, crayon noir, 20 x 15 cm, 2020

c - Weed, peinture acrylique, pastels, crayon noir, 20 x 15 cm, 2020

8 Suzanne HUSKY

a - Euro War Rug, tapis de laine de mouton non blanchie, teintures naturelles, 285 x 200 x 1cm, 2016

b - Sacred earth air fire water temple draft - Bois de sequoia, céramique, 5m x 5m x 1m20

9 Emma DI ORIO

a - Volcano, acrylique et encre sur papier, 100 x 75 cm, 2020

b - Ocean, acrylique et encre sur papier, 100 x 75 cm, 2020

10 Lara WONDERLAND

Untitled, 4 pastels sur papier, formats variables, 2019-2020

11 Lundy GRANDPRÉ

a - Série de BandAnAtomiques, sérigraphie, 30 bandanas, 55 x 55cm, 2019

b - Ma chatte = ma start up, photographie, 65 x 41 cm, 2020

c - Moins de banques plus de banquises, photographie, 65 x 41 cm, 2020

d - Fuck each other not the planet, photographie, 65 x 41cm, 2020

12 Suzanne HUSKY

La noble pastorale, tapisserie, 200 x 240 cm x 1m, 2016-2017

13 Marinette CUECO

Grande Mue, Entrelacs, Juncus eparsus et juncus capitatus ; Joncs épars et joncs capités, 2,68 x 0,25 m 1992

14 Odonchimeg DAVAADORJ

Good morning, Fire ! installation de dessins, 80 x 80 cm, techniques mixtes, 2017-2020

15 Pistil PAEONIA

Éteindre le serpent gardienne, rituel collectif, techniques mixtes, 2020

16 Vidya GASTALDON

a - 10 dessins de table de cuisine, 12 x 21 x 29,7 cm, 2020

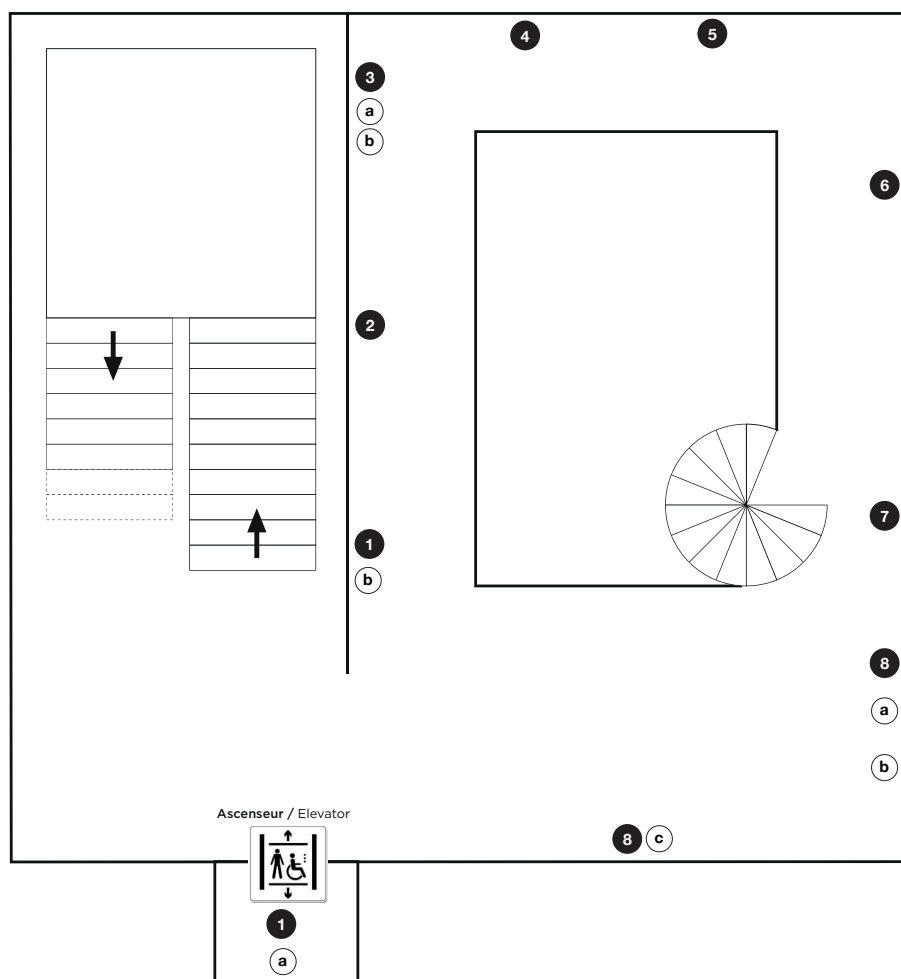
b - Épouvantail (Autoportrait en Crumbgirl), acrylique sur bois, 180 x 140 x 5 cm, 2019

c - Mother of Spring, dessin, technique mixte 21 x 29,7 cm, 2020

Raoul, technique mixte sur papier 21 x 28,5 cm, 2020

Mamie Kitty, technique mixte sur papier 21 x 28,5 cm, 2020

d - Tanuki, acrylique sur toile 41 x 33 cm, 2020



1 Aniara RODADO

a - Against Witch/Washing, œuvre sonore, 2020

b - Against Witch/Washing, installation, dimensions variables, 2020

2 Marinette CUECO

Herbiers, Végétal sur papier « Vézère » 2005 à 2007

Convolvulus Arvensis

famille des convolvulacées très commune : haies, fourrés
(de convolvère : s'enrouler)

liseron

noms méd. : volubilis, funiculus, la racine purgative était d'usage courant dans l'ancienne médecine

Potentilla Fragariastrum

famille des rosacées, très commune : jardins, pelouses, sols riches
(de potens: puissant)

potentille, plante riche en tanin, astringente, anti-hémorragique, fébrifuge

Artemisia Vulgaris

famille des composées, très commune : friches, bords des chemins

armoise, artémise, herbe de la St Jean, couronne de St Jean

noms méd. : hermoise, mater herbarum

grand remède gynécologique d'autrefois, sous l'égide d'Arterius,

déesse protectrice des femmes

Chelidonium Majus

famille des papavéracées

très commune : haies, fossés, lieux habités (de khelidon: hirondelle)

chélidoine, grande éclair, herbe aux verrues, herbe aux hirondelles

noms méd. : celidoine, celaronne, esclaire

les hirondelles en donnent à leurs petits pour avoir la vue perçante. Très ancien remède pour les soins des yeux et des verrues

Achillea Millefolium

famille des composées, pousse communément dans les lieux herbeux

achillée millefeuille, herbe aux coupures, herbe au charpentier, sourcil de

Vénus, herbe de St Jean

noms méd. : millefeul, herbe à charpentier

très usitée dans la médecine ancienne : antihémorragique

Angelica Archangelica

famille des ombellifères, commune dans les lieux humides

angélique, herbe aux anges, herbe du St Esprit,

médicinale dès le Moyen-Âge. Aromatique pour les boissons et alimentaire pour les desserts.

On la croyait d'origine divine.

3 Emma DI ORIO

a - Waterfall, acrylique et encre sur papier, 100 x 75 cm, 2020

b - Ocean, acrylique et encre sur papier, 100 x 75 cm, 2020

4 MALAXA [Tabita Rezaire & Alicia Mersy]

Flag for God, impression sur tissu, 300 x 170cm, 2016

5 Laëtitia BOURGET

Petites sanguines vibratoires, 12 peintures au sang menstruel, 30 x 30 cm, 2017-2019

6 Sanjeeyann PALÉATCHY

Véli (Bassin long - Emma), Impression sur aluminium, 2 m x 1 m50.

Prise de vue : Eric Lafargue. Assisté de Lenz et Lolita Bourdon

7 Lara WONDERLAND

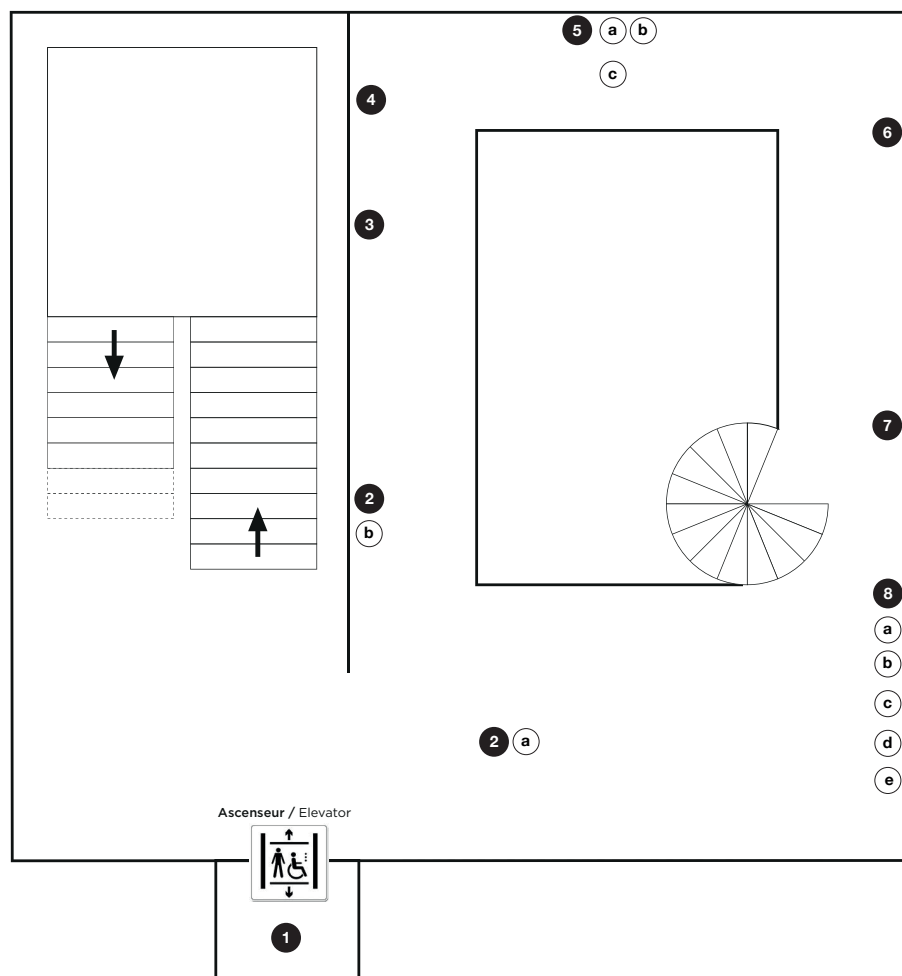
Untitled, 7 pastels sur papier, formats variables, 2019-2020

8 Annie SPRINKLE & Beth STEPHENS

a - 25 ways to make love to the earth (affiche)

b - Water Makes Us Wet. An Ecosensual Adventure vidéo, 1h20min, 2017

c - Papers, vitrine, documents et objets, 2 m30 x 75 x 16 cm



1 Aniara RODADO

Against Witch/Washing, œuvre sonore, 2020

2 Balthazar HEISCH

a - La Sauvagerie, prototype et recherche, 22 x 18 x 27 cm, 2020
b - Oferta au Guilho, cycle de TERNATAL, vidéo, 4 min 48, 2019

3 Sanjeeyann PALÉATCHY

Véli (Marais - Erik), Impression sur aluminium, 1 m 80 x 1 m 40.
 Assisté de Léo Woo.

4 Karine ROUGIER

Golden Circle, huile sur bois, 30 x 30 cm, 2020
La reine aux milles visages, huile sur bois, 30 x 30 cm, 2019
Nuits blanches, huile sur bois, 38 x 46 cm, 2018
Page blanche, huile sur bois, 30 x 30 cm, 2018
Plein vol, huile sur bois, 29,5 x 42 cm, 2019
Sempre Giocare, huile sur bois, 29 x 42 cm, 2019
Toute entière, huile sur bois, 27 x 35 cm, 2019

5 Elena MOATY

a - Sans titre, acrylique sur Dibond, 100 x 120 cm, 2017
b - Sans titre, acrylique sur Dibond, 100 x 120 cm, 2016
c - Armée de Sirènes, crayon de couleur sur papier, 2017-2020

6 Ian LARUE

La forêt calcinée, toile sur châssis, 40 x 30 cm, 2020
Le dieu, carton toilé, 29,5 x 24 cm, 2020
La dernière pieuvre rose, carton toilé, 29,5 x 24 cm, 2020
La Terre boule de neige, toile sur châssis, 50 x 30 cm, 2020
Dinosaure aviaire échappant à l'extinction K/T, carton toilé, 29,5 x 24 cm, 2020
Oiseau mort, carton toilé, 29,5 x 24 cm, 2020
Chat mutant, toile sur châssis, 30 x 30 cm, 2020
Chtulhu, toile sur châssis, 30 x 30 cm, 2020
Le big bang selon la cosmogonie mâtblanche, toile sur châssis, 50 x 40 cm, 2020
La déesse, carton toilé, 24 x 30 cm, 2020
Chien mutant, carton toilé, 24 x 30 cm, 2020
Dinosaure carnivore, toile sur châssis, 30 x 30 cm, 2020
La lave dans la mer, toile sur châssis, 40 x 30 cm, 2020

7 Craig CALDERWOOD

e - Surogate, papier de mûrier, cire d'abeille, fil, stylo, 22.86 x 30.48 cm, 2014

8 Myriam MIHINDOU

a - WARDA, vidéo, 2 min, 2002
b - Sans titre, photographie contrecollée, 52 x 41,5 cm, 2020
c - Géodésie, cartes postales, 9 x 12 cm, 2020
d - CI, cartes postales, 9 x 12 cm, 2020
e - MIKADO, mots en cuivres entrelacés, torsadés - épingles, photographie 90 x 60 cm, tirage baryté contrecollé sur acier, dimension globale de la pièce : 2 mètres, mars-août 2020

EVEN THE ROCKS REACH OUT TO KISS YOU



Nadja Verena Marcin, *Jedi*, 2019

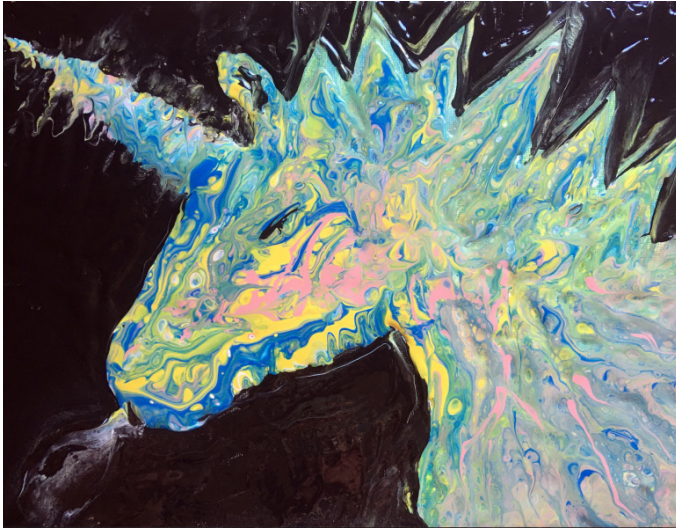


ZHENG BO, *Pteridophilia*, 2016 ongoing Supported by Kyoto City University of Arts Art Gallery, the 11th Taipei Biennial, Villa Vassilieff and Pernod Ricard Fellowship, and TheCube Project Space

En 1972 est publié le rapport Meadows intitulé « Les Limites à la croissance » qui fait état d'un futur épuisement des ressources et de dangers imminents pour la planète.[1] Les auteurs du rapport préconisent une décroissance économique et démographique pour préserver la totalité de nos écosystèmes. Suite à la parution de ce rapport aux États-Unis et en Europe, Françoise d'Eaubonne, auteure et militante (1920-2005) prend conscience d'une urgence, celle de relier les luttes féministes et écologistes. Elle parle d'écoféminisme dès 1974. Parce que les ressources planétaires et les corps des femmes subissent les mêmes exploitations, l'activiste féministe appelle à une décroissance économique, productiviste et démographique. Elle appelle à un soulèvement contre le patriarcat (« le Système Mâle ») et contre la colonisation de l'imaginaire collectif. Elle appelle à la sortie d'une logique productiviste, à une mutation profonde de nos sociétés, à un dépassement de la lutte des sexes au profit d'une prise en compte du vivant dans son ensemble. La pensée de Françoise d'Eaubonne s'allie avec celles d'activistes et théoriciennes incontournables : Wangari Muta Maathai, Maria Mies, Vandana Shiva, Starhawk, Ariel Salleh, Ynestra King, Susan Griffin, Donna Haraway, Ruth Nyambura, Emilie Hache, entre autres. Leurs actions et leurs écrits constituent les fondations de l'exposition : l'écoféminisme est un outil d'action politique, une réflexion non violente et contestataire visant à une mutation réparatrice, à l'affirmation d'une puissance et d'une résistance collectives.[2] Le mouvement politique est né dans un contexte d'urgences climatiques, économiques et sociales. La situation actuelle réclame une visibilité, une accessibilité plus forte de cette pensée qui, sur le plan artistique, génèrent des formes plurielles.

« L'écoféminisme n'est pas une mode. C'est la perspective d'une vie pérenne. »[3] La pensée écoféministe est motivée par une convergence des luttes : féministe, écologiste et décoloniale. Des combats majoritairement menés par des femmes envers un système d'oppressions et d'exploitations dont elles et la nature subissent les mêmes assignations et les mêmes violences. « À travers la redécouverte de l'histoire de la destruction croisée, au cours de la modernité, des femmes et de la nature ; à travers la reconnaissance de points de passage entre leur peur d'anéantissement devant l'utilisation du nucléaire et la peur quotidienne des femmes d'être insultées, agressées, violées ; à travers encore la prise de conscience de l'importance de fabriquer de la confiance et de l'estime de soi pour espérer répondre à cette situation de manière sensible. »[4] Les femmes et la nature sont historiquement assignées à un espace biologiquement féminin. La nature n'est pas ici envisagée dans la traditionnelle dualité nature/culture, mais comme un terrain commun pour tous les êtres vivants.[5] Un terrain dénué de toute forme de hiérarchie et donc de pouvoir les un.es sur les autres. Les humain.es et les non humain.es y sont pensée.s dans leurs interdépendances. Il ne s'agit pas de penser les femmes et la nature selon les dogmes du patriarcat, comme deux territoires que l'on peut coloniser, violer et maintenir silencieux, mais bien au contraire d'anéantir la vision anthropocentrée qui sépare, classe et hiérarchise les êtres. Essentialisées, les femmes sont identifiées à la nature parce qu'elles ont le pouvoir de vie ; pourtant, comme le souligne Emilie Hache : « il n'existe pas plus de gêne du repassage que du soin ou de l'instinct maternel. »[6] Il en est de même pour les émotions, la vulnérabilité, le soin ou la poésie. À l'intérieur du patriarcat, cet espace assigné « féminin » est largement dévalorisé, réduit, rendu inférieur et par conséquent dépossédé, invisibilisé et exploitable. Les écoféministes réclament l'alliance avec la nature pour s'émanciper de l'hétéropatriarcat capitaliste. « Si l'on devait choisir un geste, un mot capable d'attraper et nommer ce que font les écoféministes, ce serait reclaim, un terme que les écoféministes empruntent au vocabulaire écologique. Il signifie tout à la fois réhabiliter et se réapproprier quelque chose de détruit, de dévalorisé, et le modifier comme être modifié par cette réappropriation. Il n'y a ici, encore une fois, aucune idée de retour en arrière,

mais bien plutôt celle de réparation, de régénération et d'invention ici et maintenant. »[7] Depuis le début des années 1970, elles s'engagent à enrayer une pluralité de violences par la connaissance, par un ensemble de savoir-faire et de traditions, par l'enseignement, par le soin, par la spiritualité, par la magie ou encore par l'hospitalité. Elles ont, au fil des générations, fabriqué une culture réellement inclusive basée sur le respect du vivant.



İan Larue – *Fume, Licorne kawai!* - peinture, 2020

Dès les années 1970-1980, l'écoféminisme se situe au croisement de différents combats : pacifiste, anti-impérialiste, wicca, écologiste, antiraciste, anticolonial et féministes. La structure intersectionnelle (ou polyarticulée comme l'écrit Émilie Hache) du mouvement ne permet pas une définition précise et stricte. Bien au contraire, les porosités, les antagonismes, les paradoxes, les complémentarités et les alliances font de l'écoféminisme une pensée plastique, sensible, libre et sans emprise. Les écoféministes matérialistes réclament une révolution politique pour endiguer le système dominant. Les écoféministes spiritualistes dénoncent le patriarcat monothéiste en instaurant une relation sacrée avec le vivant (Starhawk parle du « pouvoir de l'invisible, le pouvoir qui vient du dedans, le pouvoir de la Déesse immanente qui se tient lovée dans le cœur de chaque cellule de chaque être vivant, qui est l'étincelle de chaque fibre nerveuse, et la vie de chaque souffle. »). [8] Émilie Hache souligne que « les écoféministes ont fait avec la religion ce que les féministes font à la même époque avec l'anthropologie, la psychanalyse et feront un peu plus tard avec les sciences : elles en proposent une critique radicale tout en refusant de se couper de sa puissance. »[9] Ainsi, les croyances (animiste, néopaganiste ou polythéiste) invitent à prendre soin du vivant.

La figure politique de la sorcière peut se situer à l'intersection de ces courants.[10] Les sorcières entretiennent une relation sacrée avec les sols, les végétaux et le cosmos. Par la marche, la cueillette, le jardinage (notamment la permaculture), la caresse, l'écoute, le nettoyage, la méditation, le chant ou la danse, elles agissent de manière à la fois concrète et spirituelle dans leur lieu. Il s'agit alors de « considérer la nature

non pas comme une ressource que nous exploitons, mais comme un lieu qui nous abrite et nous offre la vie, comme une bibliothèque vivante et inépuisable de laquelle nous apprenons. »[11] Le vivant constitue une ressource de savoirs dont le patriarcat capitaliste a privé celles et ceux qui travaillent à des systèmes alternatifs. Les écoféministes se rejoignent dans la mobilisation, la constante désobéissance au pouvoir sur, la lutte sur le terrain. La pensée militante se traduit par des actions collectives non violentes : blocages, sittings, réunions de paroles, chants, cuisine, rituels, soins, danses, cris, cuisine, enchaînements, camping, écriture (poèmes, chansons, manifestes). Les sorcières résistent contre tout ordre établi. Leurs connaissances des plantes – de la nature d'une manière plus globale – leur confèrent une autonomie vis-à-vis de la médecine occidentale. À propos des sorcières, Starhawk – sorcière militante écoféministe – écrit : « De son pouvoir venait la capacité de guérir, de prédire le futur, de fabriquer, de créer, de chanter, de faire naître des enfants, de construire la culture. Ce lien était érotique, sensuel, charnel, car les activités de la chair n'étaient pas séparées de l'esprit immanent de la vie. »[12]



MALAXA [Tabita Rezaire & Alicia Mersy], *Flag for God*, impression sur tissu, 2016

Lors d'une discussion avec Suzanne Husky, Starhawk décrit la version idéalisée d'un temple dédié à la Déesse : « Si je devais construire un temple de déesse maintenant, il serait rond et ovale, avec beaucoup de fenêtres sur l'extérieur. Il serait entouré de jardins magnifiques avec des arbres, des plantes médicinales et des plantes à fleurs, conçues pour fleurir toute l'année, de telle sorte que les insectes bénéfiques et pollinisateurs aient de quoi se nourrir en permanence. »[13] Le transpalette est ici envisagé comme une version possible du temple écoféministe. Un temple métaphorique aux formes douces et courbes, aux couleurs chamarrées, qui vient se lover un l'intérieur d'un white cube, d'une architecture orthonormée. À la pyramide nous préférons le cercle. Aux lignes franches et aux arêtes tranchantes, l'exposition invite à l'expérimentation d'une métaphore organique, spongieuse et poétique, celle d'un espace réfléchi d'une manière écoféministe. Un espace bienveillant et inclusif invitant à une (re)connection avec la joie et la puissance. Even the rocks reach out to kiss you devient le lieu d'un rassemblement d'engagements, d'imaginaires, de luttes, de formes pour faire exister ce temple. Elle réunit les œuvres d'artistes issu.es de cultures et de générations différentes.[14] Par la performance, la



Annie Sprinkle & Beth Stephens

peinture, la poésie, la sculpture, la vidéo ou le tissage, elles alimentent une définition plurielle et complexe d'un mouvement nourri des urgences du monde contemporain. Un mouvement de pensée et d'action profondément pacifiste, décolonial et anticapitaliste qui vise à l'éclatement des systèmes de domination dirigés à l'encontre d'humain.es encore qualifié.es de « minorités », d'êtres méprisés et exploités appartenant au règne animal ou végétal, des sols, des eaux et de l'air. « Faire société humaine, et plus largement construire une société du vivant est le défi de notre époque. Édifier une société qui reconnaît tous ses membres en élargissant le spectre de ceux qui appartiennent à la communauté aux étrangers, aux espèces animales et végétales, aux ancêtres disparus, à la Terre-mère, à ceux qui ne sont pas encore là. [...] Elle appelle à un élargissement du politique et a pour corollaire de repenser notre manière d'habiter ce monde. »[15]



Lundy Granpré, *Ma chatte = ma start-up*, photographie, 2020

De Marinette Cueco à Craig Calderwood, en passant par Aniara Rodado, Balthasar Heisch, Emma Di Orio ou encore MALAXA [Tabita Rezaire & Alicia Mersy], l'exposition propose un panorama non exhaustif de pratiques artistiques écoféministes ou envisagées comme telles. Il est ainsi question de Zones A Défendre, d'autonomie rurale, de mythologies anciennes, de sororité, de sexualités, de corps, d'activisme sorcier, de collaborations, d'animalité ou de rituels collectifs. Suzanne Husky propose une esquisse possible du temple de la Déesse, Pistil Paeonia invoque la Déesse pour proclamer les peurs et les conjurer les dominations, Elena Moaty dessine une armée intersectionnelle de sirènes, Annie Sprinkle & Beth Stephens proclament le manifeste écosexuel, Myriam Mihindou collabore avec la forêt, Odonchimeg Davaadorj multiplie les femmes-volcans, ÿan Larue peint le pouvoir du dedans.[16] Suite à une résidence à Bourges, Sanjeeyann Paléatchy fait surgir du marais berrichon un être végétal formé de plantes endémiques récoltées in situ. Par le rituel, la sorcellerie, des gestes oubliés, des iconographies, elles fabriquent des récits nouveaux, « des récits inconfortables et dérangeants au regard de l'imaginaire dominant. »[17] Elles représentent des corps libres, puissants, hybrides, jouissants, radieux, émerveillés et conscients. Il est urgent et nécessaire de troubler et de déplacer les modes de pensées autoritaires, l'académisme, l'institution, la verticalité et tout le mépris qu'elles engendrent. Les artistes inscrit.es dans ce mouvement poétique et politique agissent avec le vivant avec l'intention de le guérir, de rendre visibles ses forces et ses vulnérabilités. Elles participent à la diffusion de la pensée écologique qui « a à voir avec l'amour, la perte, le désespoir et la compassion. Avec la dépression et la psychose. Avec le capitalisme et ce qui pourrait exister après le capitalisme. Avec l'étonnement, l'ouverture d'esprit et l'émerveillement. Le doute, la confusion et le scepticisme. Les concepts d'espace et de temps. Le ravissement, la beauté, la laideur, le dégoût, l'ironie et la douleur. La conscience et la perception. L'idéologie et la critique. La lecture et l'écriture. La race, la classe et le genre. La sexualité. L'idée du moi et les étranges paradoxes de la subjectivité. Elle a à voir avec la société. Elle a à voir avec la coexistence. »[18] Les écoféministes visent à une transformation du monde, à la fin de toutes les outrances imposées. Elles appellent à rêver l'obscur et s'efforcent de remettre l'imagination, le corps, la magie et l'émotion au pouvoir.

Julie Crenn, mars 2020

[1] Rapport Meadows commandé par Le Club de Rome en 1970, rédigé par une équipe de chercheuses du M.I.T., composée de Donella Meadows, Dennis Meadows, Jorgen Randers et William W. Behrens.

[2] A propos de la non-violence, Judith Butler déclare : « On associe trop souvent la non-violence avec une position passive, une inclination au calme, mais il est possible d'être agressif et puissant sans pour autant être violent – cette posture peut être féroce. » Voir : Entretien avec Judith Butler, Bulb, 27 avril 2020.

[3] ASTRUC, Lionel. Vandana Shiva : pour une désobéissance créatrice. Entretiens. Arles : Actes Sud, 2014, p.144.

[4] HACHE, Émilie. « Introduction : Reclaim Ecofeminism! » in Reclaim – recueil de textes écoféministes. Paris : Editions Cambourakis, 2016, p.15-16.

[5] Les écoféministes parlent la terre pour parler de la nature.

[6] HACHE, Émilie (2016), p.21.

[7] Ibid., p.23.

[8] « La vieille religion – sorcellerie, wicca, art sorcier (craft), ou, avec une définition légèrement plus étendue, paganisme ou néo-paganisme – est à la fois ancienne et d'invention récente. Ses racines remontent aux religions tribales d'avant la période judéo-chrétienne en Occident ; dans son esprit, sa forme et sa pratique, elle est apparentée aux religions amérindiennes et africaines. Ses mythes et ses symboles s'enracinent dans des cultures qui sont à la base de la naissance des civilisations : ces cultures honoraient la femme, elles étaient matricielles, centrées sur la déesse. Il ne s'agit pas d'une religion avec un dogme, une doctrine ou un livre sacré ; c'est une religion faite d'expériences, de rituels, de pratiques qui changent la conscience et réveillent le pouvoir-du-dedans. Surtout c'est une religion liée à la Déesse qui est immanente dans la nature, dans les êtres humains, dans les relations. Car la Déesse est présente, elle est éternellement inspiratrice. Et donc la sorcellerie est toujours réinventée, changeante, croissante, vivante. » – STARHAWK (Rêver l'Obscur, 2015), p.28-31.

[9] Ibid., p.35.

[10] L'exposition Even the rocks reach out to kiss you s'inscrit dans une recherche au long cours à propos des courants de pensées féministes. En 2018 fut présentée l'exposition White Blood, blue night au CAC La Traverse à Alfortville. L'exposition portait exclusivement sur l'histoire et l'iconographie des sorcières.

[11] SARR, Felwine. Habiter le monde. Québec : Mémoire d'Encrier, 2017, p.19.

[12] STARHAWK. Rêver l'Obscur – Femmes, magie et politique. Paris : Editions Cambourakis, 2015, p.29.

[13] « Le Chant unique de tout ce qui est ? Une conversation entre Starhawk et Suzanne Husky », in Narcisse ou la floraison des mondes. Bordeaux : FRAC Nouvelle Aquitaine – MECA ; Arles : Actes Sud, 2019, p.89.

[14] Le titre de l'exposition, Even the rocks reach out to kiss you (« même les rochers tendent leurs bras pour t'embrasser »), est extrait d'un poème intitulé After Healing, écrit par Ellen Greenlaw. Il a été publié à Eugene (Oregon, USA) dans le premier volume de la revue Womenspirit parue lors de l'équinoxe d'automne en 1974, p.34.

[15] SARR, Felwine (2017), p.16.

[16] « Oui, le pouvoir-du-dedans est le pouvoir du bas, de l'obscur, de la terre ; le pouvoir qui vient de notre sang, de nos vies et de notre désir passionné pour le corps vivant de l'autre. » – STARHAWK (Rêver l'Obscur, 2015, p.39)

[17] HACHE, Émilie (2016), p.18.

[18] MORTON, Timothy. La Pensée écologique. Paris : Zulma Essais, 2019, p.14-15.

EVEN THE ROCKS REACH OUT TO KISS YOU

LES ARTISTES INVITÉ.E.S

ZHENG BO

Reliant les plantes queer et les personnes queer, la ptéridophilie explore le potentiel éco-queer.

1 - Six jeunes hommes entrent dans une forêt à Taïwan, en contact étroit avec des fougères. Ils établissent des relations émotionnelles et physiques avec les plantes, en s'appuyant sur leur corps plutôt que sur des mots. Les fougères sont très communes à Taïwan. Elles sont appréciées par les peuples autochtones mais pas par les colons japonais ou les Nationalistes.

2 - Un homme fait l'amour à une fougère nid d'oiseau (*Asplenium nidus*) puis commence à la manger. Zheng réfléchit à notre perspective morale actuelle qu'il est « naturel » de manger des plantes mais « contre nature » de leur faire l'amour. La fougère nid d'oiseau est un met populaire à Taïwan.

3 - Zheng collabore avec trois praticiens locaux du BDSM qui à leur tour collaborent avec trois espèces de fougères - la fougère verte (*Lemmaphyllum microphyllum*), la fougère araignée-singe volante (*Cyathea spinulosa*) et la fougère éléphant (*Angiopteris palmiformis*) - pour étendre la pratique du BDSM.

4 - Depuis des siècles, les humains aiment les frondes enroulées des jeunes fougères. Inspiré de l'anime Yaoi, ce chapitre suit un jeune couple dans ses actes d'amour avec des fougères têtes de violon.

LAËTITIA BOURGET

Pour les rochers amoureux de Julie
Laëtitia Bourget, 2020

« Ma curiosité et ma sensibilité me poussaient à explorer tous les domaines de la connaissance humaine, tout ce qui nous permet d'appréhender la complexité du monde dans lequel nous avons à évoluer, toujours en amatrice jamais en spécialiste, afin de produire, par mes actes, les réponses les plus en phase avec ce que je suis profondément.

Je me suis finalement appliquée à modestement mettre en œuvre cet adage de Robert Filliou « l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art ».

Nous faisons partie de la trame du vivant, tissés de la même matière en interaction que tout ce que nous avons catégorisé pour parvenir à l'appréhender (minéral, animal, végétal, mycélium, solide, liquide, gazeux, matière noire, lumière noire etc). Cette trame est en mouvement permanent, tout se transforme sans cesse, et nous participons de ce mouvement. Dans la matière dont nous faisons partie, les déchets n'existent pas. Cette notion même est une insulte à la vie, une maltraitance dont nous sommes les premiers à souffrir. Qualifier d'indésirable, de rebutant, d'inutile quoi que ce soit est un prisme tellement tronqué qu'il relève d'un aveuglement. Ma première réponse à cette maltraitance a été d'avoir recours à l'auto-dérision. J'ai ainsi tenté de réhabiliter ce qui dans notre matière humaine est considéré comme du déchet, ce qui rebute (parce que nous refusons de composer avec), et que nous avons collectivement coutume de faire disparaître, d'évacuer

de nos vies, nous privant ainsi de ressources mésestimées. J'ai pris le parti d'en faire la matière première de mon travail et d'œuvrer ainsi à une sorte de réconciliation... du moins à mon échelle, espérant que cela puisse essaimer au travers de mes réalisations. Transformer, transfigurer, détourner, recycler, prolonger, ou encore, dans un mouvement inverse, contempler, s'imprégner et se transformer, plutôt que conserver, reproduire ou contrôler. Le mouvement spontané plutôt qu'une tentative de maintien mortifère. Savourer la multitude, l'aléatoire, la richesse des singularités, plutôt que rechercher l'efficacité et l'uniformisation. J'ai abandonné la posture d'autodérision de mes débuts, la gravité de ce que nous vivons, et davantage encore, de ce que nous nous apprêtons à vivre, m'ayant fait ressentir un besoin impérieux de réenchantement. C'est désormais l'émerveillement, le désir d'en faire l'éloge, de rendre hommage, d'exprimer ma gratitude, la réceptivité à la dimension sacrée de toute chose et de chaque être qui conduit mon travail et ma vie. » [Laëtitia Bourget, 3 juillet 2020]

CRAIG CALDERWOOD

« L'œuvre que je présente porte sur les enchevêtrements impertinents avec l'altérité, où la déviation et l'exubérance biologique sont célébrées. Où des formes perçues comme monstrueuses vivent sans être dérangées par les tapisseries hétéronormatives tissées par la société civile. Où l'on ne craint pas les profondeurs chthoniennes, et où les formes Trans et Queers se blottissent entre les rochers et les arbres, parmi les dragons, parmi la terre. » [Craig Calderwood, 22 août 2020]

MARINETTE CUECO

« J'ai vécu mon enfance à la campagne en Corrèze pendant la guerre. C'était l'occupation la disette. La nature nous a permis de survivre : nourriture, abri, caches pour les résistants. Là, j'ai appris la discrétion, la sobriété, l'économie. En famille, nous vivions écologiquement sans le savoir, bien avant que René Dumont ne pose son Verre d'eau sur la table du studio de télévision et que le néologisme ne se répandent dans l'air du temps. Mon travail avec le végétal s'est développé naturellement après cette expérience fondatrice.

Adolescentes nous lisions Simone de Beauvoir et je savais que le principal obstacle à l'indépendance des femmes était la fécondité et l'enfantement, alors il a fallu se battre avec le MLF et choisir : Son compagnon, sa famille, son métier, son pays, son engagement politique pour garder la maîtrise de son corps et de sa vie.

Maintenant, après tant d'années, je pense que ces choix ne se démentent pas et qu'ils ont nourri mon existence comme mon travail.

Écologie et féminisme vont de pair et l'écoféminisme se nourrit de cette histoire. Néanmoins, la spiritualité qui se fait jour chez certaines me pose problème : Bien sûr on peut penser que le sacré est partout dans le domaine du vivant mais le « passage par le temple » me semble inopérant. » [Marinette Cueco - 23 juillet 2020]

GAËLLE CHOISNE

« Cette série de peinture a commencé en Janvier 2020, terminée pendant le confinement, est le fruit d'un véritable don car je n'ai jamais pratiqué la peinture auparavant, bien qu'il s'agissait d'un désir désavoué. Elles sont apparues dans des états de conscience éveillés plus ou moins puissants inspirés de voyages astraux réalisés de nombreuses fois et influençant à chaque fois un peu plus ma pratique artistique. Le choix des sujets est très souvent liés à la Nature, celle qui s'exprime, celle qui est opprimée et à certaines figures humaines, libres ou d'une beauté étrange dans leurs attitudes ou leurs façon d'être « queer ». Les couleurs acidulées détonnent contre la violence des cadres en métal par moi-même, soudés, parfois avec des boursoufflures et blessures volontaires, cicatrices des douleurs du monde. »

[Gaëlle Choisne, 21 mai 2020]

ODONCHIMEG DAVAADORJ

« Dans mon travail, j'ai toujours privilégié la représentation du vivant, d'abord parce que c'est ce qui, instinctivement, me touche et m'intéresse en premier lieu. A travers les sujets que je choisis et le recours récurrent au fil, je cherche à mettre en évidence les liens réels ou imaginaires qui existent entre diverses formes de vivants et faire ressortir la poésie qui en découle. C'est aussi par la représentation du vivant, de formes en perpétuelle évolution, que j'ai le plus le sentiment de pouvoir raconter une multitude d'histoires. » [Odonchimeg Davaadorj, 21 mai 2020]

EMMA DI ORIO

« Mon travail artistique est la plupart du temps de nature autobiographique. Je m'inspire de mon histoire, de mon identité et des anecdotes qui jalonnent mon quotidien pour créer. Les sujets présents dans mes dessins sont la plupart du temps des femmes, je prends beaucoup de plaisir à les dessiner et à aller très souvent à l'encontre des dictats établis.

La nature est un pilier de mon travail car étant native de l'île de La Réunion, c'est un élément qui fait partie intégrante de ma vie et omniprésent sur l'île.

C'est une dimension que j'intègre à mon quotidien et à mon travail artistique en communiquant cette magie émanant des plantes, toujours dans un but bienveillant.

Pour cette exposition, je présente des grands formats qui représenteront des créatures mi femmes mi paysages, qui évoquerait plusieurs biotopes de l'île de La Réunion mais également des femmes aux différentes origines.

L'île de La Réunion est connue pour sa population métissée issue de différents pays du monde, elle est un microcosme foisonnant d'histoires, d'origines, des langages, de croyances ; ceci sera vraiment le terreau de mon inspiration pour ce projet.

Car à travers ces multiples histoires, nous pouvons y voir surgir une mythologie propre à l'île, et c'est cela que je met en œuvre en dessinant des déesses, des cascades, des sorcières minérales, des vierges tropicales ainsi que d'autres chimères naissant de mon imagination, toujours en navigation entre rêve et réalité.

Ce que je veux mettre en lumière à travers ces représentations sont les liens entre l'humain et son territoire, le rapport intime que chacun peu développer avec le milieu dans lequel il vit et toute la fantasmagorie qui s'en dégage et qui en devient réel, nous nous approprions notre histoire, notre réalité, nos expériences qu'elles soient sensorielles ou intellectuelles. » [Emma Di Orio, 9 juillet 2020]

VIDYA GASTALDON

« Du moment où j'ai posé les mains dans un jardin (je ne vais justement pas dire le « mien » même si au regard de la loi je suis propriétaire) je me suis posé des questions sur la gestion, l'esthétique, les règles qui allaient s'appliquer dans cette nouvelle relation. Discrimination, manipulation, autoritarisme, domination, normalisation, exploitation me sont apparues comme adjacentes à toutes prises de contact non-intériorisée avec « la nature ». J'en suis arrivée à une simple règle. Traite ce jardin comme ton corps, comme un territoire étendu de ton corps, de ta conscience.

Quand j'ai posé les mains sur un premier chien, j'ai senti la même aliénation, la même terrible erreur qui pouvait présider à la relation.

Alors Ouma (c'est une montagne des Pyrénées) est devenue ma maîtresse / mon maître et un autre territoire étendu de « moi-même ». Quand elle m'échappe et qu'elle patrouille, qu'elle hurle la nuit ou qu'elle n'obéit pas au fond de moi, mon cœur se gonfle car elle fait profondément ce qu'il faut qu'elle fasse. Je peux vraiment sentir cette justesse.

Quand on m'a suggéré qu'être en couple avec un homme et avoir un enfant était possiblement une des pires formes d'aliénation, je ne me suis souvenue à quel point je ne me suis sentie hétérosexuelle, copine, femme, maîtresse, prof ou mère que de manière circonstancielle. En fait quand on interroge profondément (au-delà de l'intellect) un modèle, on le fait disparaître, pour vivre vraiment ce qu'il y a à vivre. On est plus propriétaire, jardinière, maîtresse-chienne, mère, femme, etc.

Je ne sais pas si tout cela parle d'écoféminisme, ça parle peut-être plus simplement d'Eco-conscience, la conscience comme maison. Quand on agit depuis cette maison là, on agit avec amour. Tout devient simple, évident et joyeux. » [Vidya Gastaldon, 18 mai 2020]

LUNDY GRANDPRÉ

« Je marche à poil dans la forêt. La lourde chaleur de la journée n'est pas encore tombée et l'humidité de la nuit commence à se lever, si bien qu'il plane dans les bois une drôle d'odeur de partouze. Je marche à quatre pattes entre les arbres. Je sens la mousse verte et molle sous mes paumes, et les herbes sèches entre mes orteils. Je mouille à en perdre la raison, comme une montée extraordinaire de sève dans ma chatte. J'avance dans les bois. Je passe sous une branche épineuse qui m'effleure le dos et le cul et me fait mouiller de plus belle. Je suis une source chaude, un arbre empli de sève et je plonge dans ce corps à corps avec la Terre sans réfléchir.

Vous me rejoignez et nous sommes désormais plusieurs. Autour de nous les corps nus, poilus et rebelles s'agitent dans une effervescence printanière. L'odeur âpre des champignons se mélange à celles des culs suants. Nous sommes une meute, une communauté bouillante, une pensée difforme et improductive. Les fougères nous fouettent et les orties piquent. Laissez-nous jouir. » [Lundy Grandpré, 11 juillet 2020]

BALTHAZAR HEISCH

« Je sens que tout est connecté sous la terre de mes pensées. tout, tout, tout fait sens et chaque nouvelle idée approfondit ce sens. est-ce que je moissonne ? non, je cueille, partiellement. c'est pas l'envie qui manque de moissonner, de tout ramasser d'un coup et d'archiver mes trophées secs dans un meuble à tiroirs, par type, par date, pour plus tard. mais déjà, il y a des choses qui meurent quand on les cueille : le lyophilisé ne fonctionne pas avec toutes les matières. et en plus, ton champ après il est pauvre. pas d'humus, pas de palingénésie, pas d'autofécondation. le champ est une terre sans ressources. il faut soigner la part des anges, il faut probablement qu'elle soit toujours la plus grosse des parts. du coup je reste dans le flou, je ne peux pas mettre d'étiquette ni quantifier ma richesse en bocaux et je ne sais pas très bien ce qu'il y a dans mon champ. j'ai seulement pour moi la sensation vague que ma terre est pleine. » [Balthazar Heisch, 7 juillet 2020]

SUZANNE HUSKY

« Si l'on agit par peur, on crée un monde de peur, si l'on agit par héroïsme, on crée un monde de héros, si l'on agit par amour, on crée un monde d'amour » - Hervé Coves

“One could not pluck a flower without troubling a star” (“On ne peut pas cueillir une fleur sans déranger une étoile”) - Loren Eiseley

Regarder mes propres œuvres est pour moi regarder mon lent processus d'apprentissage et ma vaste ignorance. Il en émerge tout de même une obsession pour les liens avec la terre, les liens toxiques et d'amour aussi. La pièce la plus ancienne présentée ici, *Euro war rug* (2016) reprend les codes des tapis de guerre afghans et met en scène des conflits locaux. Ici, sur la ZAD du Testet s'opposent des défenseurs d'une zone humide - une zone

de biodiversité et de passage d'oiseaux migrateurs - et les forces de l'ordre. Le (grand) projet (inutile) de créer une retenue d'eau qui permettrait l'irrigation de monocultures alentours cristallise des enjeux plus grands. C'est là que le jeune botaniste Rémi Fraisse est décédé lors d'un conflit avec la police militarisée. Depuis son décès qui a arrêté les travaux, ses amis ont tenté d'installer un monument en son honneur et ces tentatives se terminent vandalisées ou en conflits physiques. Une civilisation est définie par les morts qu'elle honore, et j'aime penser que ce tapis est un monument qui trouve un peu sa place dans l'espace public. Nous n'oublierons pas ce à quoi l'Etat est prêt pour défendre sa politique agricole.

La tapisserie la *Noble Pastorale* (2017) actualise *La dame à la Licorne* avec des enjeux forestiers. J'ai grandi à la pointe nord de la plantation des Landes et ai vécu dans le nord de la Californie. Dans ces deux lieux, l'exploitation forestière est à tous les détours de chemin - le MOMA de San Francisco est financé par une famille qui a une énorme exploitation forestière, Julia Butterfly a occupé un séquoia pendant des années pour la (Luna) protéger, les débats en Gironde se terminent parfois violemment - un monde extractiviste et un monde qui écoute les arbres s'y opposent. « Quels ancêtres seront nous ? » Passer d'une « civilisation qui a coupé des arbres à une culture de planteurs et planteuses d'arbres » nous conseille Ernst Zürcher. La forêt et sa capacité à stocker du carbone, à revitaliser les sols et à faire remonter les eaux est peut-être notre seule chance de survie. Mais comment faire ressentir dans le corps cette interconnexion de tous les êtres à ceux que nos cultures ont stérilisé, plastifié ou bien coincé dans des situations de survie. Starhawk, qui a été mon enseignante de permaculture et de *Sacred earth* (forme d'écospiritualité), a réfléchi - avec d'autres - à quels seraient ces outils. *Sacred Earth Trance* (2019) est une transe menée par Starhawk. Elle nous invite à redevenir sève, feuille, énergie de la terre. Cette transe est un de ces outils de reconnexion, un voyage qui nous permet de devenir tout. Remettre du sacré dans tout ce qui vit. *Sacred Earth Temple Draft* (2019) réfléchit à ce à quoi pourrait ressembler un temple néo païen qui célèbre la connectivité de tous les vivants. Celui qui est présenté là est une esquisse, un début, un pas symbolique et réel. Il est circulaire, sans hiérarchie donc, aligné avec les points cardinaux de la terre. Il est un lieu pour célébrer solstices, équinoxes et autres cycles que si nous ressentions, nous appartiendront mieux à la terre. Tout cela étant dit, ce qui compte c'est d'aggrader les sols et de planter des arbres.» [Suzanne Husky, 19 août 2020]

IAN LARUE

« La Civilisation málblanche vue à travers sa cosmogonie »
revue Antiqua Ethnologica
(Bourges, octobre XCVBVDNSXCIII)

« La Culture málblanche est peu connue : elle n'a pas duré longtemps et ses vestiges archéologiques sont rares. De plus elle suscite du dégoût car elle était basée sur l'asservissement du reste du monde. On sait comment tout cela a fini ! Un trait de cette culture retient cependant notre attention : son étonnante cosmogonie.

Malgré leur très petit nombre, les Málblancs ont imposé leur cosmogonie au monde entier grâce aux très grands pouvoirs conférés à leurs prêtres, *Les-Scientifiks*. Comme toutes les castes supérieures de cette ancienne culture très hiérarchisée, celle-ci possédait des temples impressionnants, fortement équipés de ce qu'on appelait technologie. De jeunes bloggers málblancs étaient missionnés pour faire la publicité de cette arme grâce à un outil journalistique appelé Chaîne *You Tube*. Ils répandaient la bonne parole en dissimulant les conditions d'asservissement du peuple à la clé de la fabrication de cette arme. C'est sur leurs archives que je me suis appuyée pour écrire cet article.

Les mythes cosmogoniques málblancs fourmillent d'inventions extraordinaires : *Trou noir*, *Soupe primitive*, *Grand Filtre*, *Big Bang*, *Terre Boule de neige*... Les Málblancs se représentent au centre du système, ce qui ne surprendra personne. Ils cherchent des *extra-terrestres* supposés leurs ressembler et posséder comme eux la *technologie*. La touchante naïveté des légendes anciennes reste

pour nous une source infinie d'émerveillement.

La précarité de leur domination et le stress permanent qui en résultaient explique les aspects les plus lugubres et tragiques de la cosmogonie des Málblancs. Le mot *noir* revient sans arrêt dans leur vocabulaire. Comme ils se désignaient eux-mêmes comme des « Blancs », on imagine ce que ce mot pouvait représenter d'inquiétant pour eux.

Ils vivaient dans un mélange de terreur et d'orgueil. Ils craignaient le surgissement soudain de phénomènes à la puissance colossale, comme le *Big Bang* qu'on retrouve dans d'autres légendes comme le *Pan-Pan du Western* et le *Film Catastrophe*. Ces légendes étaient véhiculées depuis un temple appelé Hollywood qui avait pour mission d'émerveiller le peuple asservi en lui rappelant que la domination málblanche était absolue et indestructible.

Les Málblancs compensaient leur peur du noir et du néant par l'illusion de leur intelligence supérieure. Ils faisaient de leur technologie un idéal de supériorité vers lequel devaient tendre, selon eux, les *extra-terrestres*. On a du mal aujourd'hui à comprendre qu'ils aient pu croire à ces légendes au point de les imposer comme vérités à tous ceux qu'ils asservissaient, mais c'était pourtant le cas. Ne l'oublions jamais : toutes les civilisations primitives ont cru à leurs mythes.»

MALAXA

[TABITA REZAIRE & ALICIA MERSY]

« Si notre époque a été appelée «l'ère de l'information», il semble que l'édification de la civilisation contemporaine ait promulgué des proportions épiques d'ignorance. Cette amnésie fabriquée nous a éloignés de notre âme, engendrant la déconnexion, l'injustice et une réalité basée sur la peur, centrée sur la matérialité. À ce désespoir civilisationnel, la technologie moderne apparaît comme une réponse à l'angoisse du monde occidental. Pourtant, son désir de connexion a produit les formes de connexion les moins authentiques. Comment sommes-nous complices de la violence institutionnelle que nos technologies reproduisent ? Alors que nous nous engageons dans la lutte pour la dé-connexion épistémique, nous nous rappelons que notre responsabilité, comme notre capacité de réponse, notre aptitude à réagir à une situation, est le germe de notre libération.

Au-delà de la course effrénée à la croissance motivée par le profit et de la soif insatiable du capitalisme, il y a d'autres mondes. Des mondes que l'on rêve, des mondes que l'on dessine, des mondes que l'on chante. Des mondes où les visions sont réelles, où les fleurs parlent et où l'eau guérit. Des mondes que l'on télécharge et que l'on charge dans la réalité manifestée.

Nous marchons sur le terrain des visions de ceux qui ont rêvé avant nous. Puisse notre marche continuer à dégager le chemin pour ceux qui germeront de nos graines, afin qu'ils continuent le travail de l'amour. Nous disposons de technologies qui favorisent la croissance collective. Nous avons en nous, dans nos mondes-êtres, les codes de notre émancipation, en 1 et en 0, en hélices d'ADN et en chansons inouïes. Ces technologies d'alignement de l'âme sont notre appareil de guérison décoloniale.

Puissions-nous remercier et protéger la terre sur laquelle nous marchons, honorer nos ancêtres pour les sagesse qu'ils ont préservées et les graines qu'ils ont plantées. En canalisant les enseignements des chants, nous arrosons les bourgeons de nos révolutions. Pour que nous puissions trouver le courage et la grâce d'être vulnérables et honnêtes dans notre amour. Que nos cœurs s'ouvrent pour recevoir l'infini. Soyons ainsi. Qu'il en soit ainsi.» [MALAXA - Tabita Rezaire & Alicia Mersy]

NADJA VERENA MARCIN

« Lorsque j'ai visité *El Fuerte de Samaipata*, le magnifique site préhistorique du sommet de la montagne se présentait sous

un beau ciel bleu vif rempli d'interminables nuages gonflés qui dérivait lentement à l'horizon du temps. À l'entrée, cependant, un centre d'accueil gardé m'a jeté hors de mes rêves et de mes possibilités. Marqué par une clôture et une accumulation de signes avec des règles, il expliquait les champs de bataille de la préservation occidentale. Liée à des passerelles en bois surélevées, protégées en bas par des gardes blindés, j'ai été guidée pour marcher sur un chemin prédéterminé entourant le rocher magique qui ne permettait pas de faire d'autres pas dans sa direction. Personne ne pouvait poser le pied à proximité ou au sommet du rocher cérémonial sculpté, à part les archéologues qui prenaient des mesures en surface pour le protéger des intempéries et de la décomposition.

Lieu de génie qui, dès 300 après J.-C., a servi de centre rituel et résidentiel aux peuples de la culture Mojocoyas (plus tard connus sous le nom d'Inca et de Guarani), El Fuerte de Samaipata est aujourd'hui réservé à la science. Le centre cérémoniel est un rocher monolithique de grès rouge (220 mètres de long sur 60 mètres de large) sculpté de représentations d'animaux, de formes géométriques, de niches, de canaux et de récipients à signification religieuse - à nu à l'œil mais passé à la vie. Les hommes boliviens d'origine indigène sont fiers de servir de gardiens d'un site qui n'est plus le leur, contraints par les normes et les exercices de la conservation mondiale. Le site reste une métaphore sur la façon dont nous vivons le monde moderne : stérilisé par la distance avec des manifestations extraterrestres d'images à l'intérieur de l'éther numérique, ne représentant que des demi-vérités. La sensation de toucher la surface est rendue impossible. Avec elle, les matériaux naturels et organiques dont nous sommes tous faits deviennent également oubliés.

Ici, c'était juste dans les années 90 que les jeunes pèlerins buvaient leur première bière, tout en dormant sous un ciel étoilé sans fin, pour recevoir un rêve de destin dirigeant leur vie. C'est là que s'est achevée mon ambition de me réfugier du réel au sanctuaire de la fabulation, et, avec elle, de parler des questions de défense du territoire, du corps et de la psyché. Mon corps féminin européen comme site de trajectoires ambiguës - privilégié, colonial mais exploité sous le règne du domaine patriarcal. Devenir une femme guerrière pour remédier à ce manque de genres. Il devait y en avoir, mais elles ont disparu. S'ils n'existaient pas, il faut les réinventer, réécrire l'histoire. En brandissant une épée de cactus qui est plus forte que le fer. Vaincre le temps. Défaire la mémoire. Devenir un Jedi, exister éternellement à différents moments. Redéfinir le territoire du passé au présent. Façonner l'avenir à travers le ciel." [Nadja Verena Marcin - 27 août 2020]

MYRIAM MIHINDOU

« Je me rends compte que je travaille quand même de façon assez évidente sur le féminin sacré, sur des principes de collaboration avec la matière première (l'humain) et les collaborations avec la nature. Je ne le savais pas - à ce point - et c'est en regardant mes œuvres que je vois et que j'oublie que j'ai mesuré tout le travail depuis plusieurs années sur la question du corps, de la représentation, des géographies (car je marche énormément dans le paysage depuis plusieurs années, depuis l'enfance et initiée par Kenneth White (la pensée nomade) et mon ami Jean Morrisset (géographe essayiste et poète) et Joseph Beuys (la sculpture sociale) puis par la suite Ana Mendieta - et étonnamment des hommes merveilleux - puis parallèlement avec mes résidences et mon nomadisme sur plusieurs territoires j'ai resserré l'histoire des corps politiques, les déconstructions, les présences comme force de capture, les identités fractionnées, les corps divisés, les corps hybrides, les langues secouées (bébé secoué) et les transmissions qui sont assez présentes dans l'ensemble de l'œuvre dans le but d'une restauration, la trilogie d'une réparation (corps âme esprit) - qu'ils retrouvent le bel axe. Il s'agit donc d'une cure, celui de mon corps et par ricochet amener cette tension et cette conscience dans le corps de l'œuvre comme support.

Ainsi pour cette exposition je présente *Warda*, comme un haïku éco féministe - (ma première relation à l'œuvre étant le land art, la question des mimétismes, des apprentissages, des miroirs, des digestions et des sevrages) et une série de petites photographies avec un long texte en mots cuivrés qui les accompagnera car les

mots tout au long de cette pandémie faisait place au vide et au silence de l'écoute du monde, dans le ventre des étoiles, dans la matrice et dans la position du hara.

Observer la forêt m'a permis de voir combien on maltraite ce peuplement, on le blesse, il n'y a aucun respect même dans les coupes et je ne voyais que des cadavres... puis par la suite des plantes ont poussé, des petits arbres tout un écosystème s'est installé... Avec les photos donc il s'agit donc d'un texte (tissé avec mon cuivre) de déconfinement après digestion de temps du jeun sur la question des collaborations avec le vivant et du sacré féminin comme peuple connecté et visionnaire pour de futures perspectives d'engagements actés.

Le fait de travailler au Transpalette me permet de mettre en exergue la partie scientifique expérimentale de ma recherche et d'en comprendre l'articulation dans son processus qui consiste à habiter le monde en médecine women au même titre que le peuplement des astres, des arbres, de l'eau, de l'air en évacuant de nombreuses propositions industrielles qui évincent tout rapport intuitif intelligible et par la même évincent bien entendu les femmes intuitives qui dérangent (ces projets industriels) et bientôt les artistes et toute corporation confondue si ça continue!» [Myriam Mihindou, 20 mai 2020].

PISTIL PAEONIA

« Je suis seule avec mes voix, avec mes visions, avec mes pensées, avec mon corps qui les transporte, qui les contient, qui les incorpore. Je ne me suis jamais habituée à cette solitude mais j'ai appris à observer la boule à facettes et à trouver certains reflets jolis et agréables. Et puis surtout j'ai appris le centre, qui rassemble tout dedans, qui rayonne loin dehors, qui irradie pour appeler mes alliées, qui nous rallie en cercles. Le virus est arrivé avec les autorités rigides, virilistes et biocides qui vont se briser partout. Le confinement allait bouger les lignes dans mon expérience de la solitude. Je me suis retrouvée seule à nouveau tout près de la terre, tout près des serpents, de la boue, des orties, des ronces et du paradis. Je me suis retrouvée seule à nouveau chez mon ex-mari avec mes enfants, comme une maman qui jardine, qui cuisine, qui dessine, qui veut construire sa cabane. « Comme une maman » et avec cette seule partie de moi comme reflet depuis l'autre et tout ce que ça suppose de patriarcat étouffant et pesant sur mes désirs. Je suis seule avec mes projets, avec mes idées, avec mes livres, avec cette voix qui cette nuit était plus douce que du velours obscur et me parlait de paysages nombreux. Je suis seule avec mes oracles, mes chants, mon chaudron depuis longtemps mais jamais de la même façon. Je suis seule avec mon casque sur les oreilles à écouter des podcasts écoféministes en rêvant que tout est possible, en me disant aussi que souvent elles oublient la magie évacuant les neurotypies et la diversité des sensibilités. Je suis seule à observer les plants de tomates, les choux de Bruxelles pousser, les carottes sortir de leur lit de paille. Je suis seule à chercher les théories, les théoriciennes, celles qui savent parler, quand en réalité la pratique solitaire est mon apprentissage le plus précieux, le plus solide, le plus puissant. Je suis seule à ressentir cette terre, ce bout de terrain sauvage comme ma terre, mon chez-moi. Je suis seule à l'entendre me parler de liberté. Je serai seule à décider. Souvent je suis allée dans la forêt en pleurant que les humains sont fous, que je ne me sens pas appartenir à leur monde, que si un jour ça s'effondrait, je serais avec les arbres et la rivière. Une promesse avec et par-delà Soi. J'ai appris ma liberté. J'ai appris à ne rien attendre qui ne vienne de moi-même. Et parfois encore je trébuche sur mes illusions. La grande-prêtresse est sortie ce matin au centre de mon tirage. Et je fais appel à celle qui me parlait de paysages. « Embrasse l'inconnu » me disent les cartes ! Rite de passage. Je suis l'autrice de mon histoire qui embrasse l'histoire de la Terre, qui embrasse l'histoire des Étoiles, qui embrasse le Mystère. J'embrasse à l'intérieur de moi l'endroit de ce Mystère. Je me souviens que cet endroit est un héritage. Je me souviens que tout est possible, là où je fais des choix comme j'écris un chapitre de l'histoire qui embrasse les histoires. Je me souviens que cet endroit ressemble à un socle profond, à la sensation d'un pilier ésotérique à l'intérieur. Je me souviens que je retourne à cet endroit chaque fois que le sol est instable dedans, quand les

sables mouvants ou les tremblements de terre sont perceptibles. J'ai la mémoire inscrite dans mon corps de mon pouvoir intérieur et toutes les vues politiques qui vont avec. Le monde change et je suis bouleversée. » [Pistil Paeonia, 10 mai 2020]

SANJEEYANN PALÉATCHY

« *Véli* en créole réunionnais pourrait être traduit par « gardien. ne ». Une entité protectrice qui nous suit, qui est attaché à nous. Qui juste par sa présence nous prodigue du soin. zétwal véli - bonne étoile.

Véli est une série de photographies dont les personnages incarnent la rencontre entre un.e humain.e et un lieu. Le végétal est le médiateur entre les deux corps.

Le lieu offre l'écrin et les végétaux, l'humain.e offre son corps et ses gestes.

Le tout génère un être, hybride ? Fictif ? On ne sait pas. Ce qui importe, c'est la rencontre. Peaux contre peaux. L'humain.e devient le miroir du lieu, et le lieu s'y reflète sur et au-delà de sa peau.

Le corps de l'humain.e devient un espace de rencontre où viennent se perdre des réflexions. Il est minutieusement recouvert d'huile de ricin et permet aux feuilles et pétales de s'y agripper. Lentement, soigneusement le corps s'enveloppe de ce végétal venu l'épouser, le soigner. » [Sanjeevann Paléatchy - 26 août 2020]

ANNIE SPRINKLE & BETH STEPHENS

« Nous sommes deux artistes amoureuses écosexuelles, en relation l'une avec l'autre aussi bien qu'avec le Ciel, la Mer, les Montagnes, le Sol, le Soleil, la Lune, le Charbon et d'autres entités non humaines et humaines, nous nous sommes publiquement mariées avec beaucoup d'entre elles lors de mariages performances. Notre relation à ces corps écologiques est multi-générationnelle. Bien que nous n'existions que depuis quelques décennies, certaines de ces entités ont environ quatre milliards et demi d'années. Nos relations avec les entités de la nature sont à la fois pures, douces et innocentes, ainsi que compliquées, désordonnées et taboues. Parfois, elles sont à longue distance, comme notre histoire d'amour avec la Lune. Parfois, ils sont très proches, comme lorsque nous marchons pieds nus dans l'herbe ou respirons le Ciel au plus profond de nos corps.

Et si nous imaginions la Terre comme notre amante ? Et si nos corps ne s'arrêtaient pas à notre peau, mais étaient beaucoup plus expansifs ? Et si nous étions la Terre, pas séparés. Depuis 2008, lorsque nous avons épousé la Terre, nous avons fait des expériences de vie et d'art qui explorent ces questions et bien d'autres. Cela a été et continue d'être une expédition passionnante. Nous aimons toujours collaborer ! Rejoignez-nous. » [Annie Sprinkle & Beth Stephens, 9 juillet 2020]

ANIARA RODADO

« Le terme épistémicide désigne le fait de démanteler tout un système de connaissances et de pratiques qui construisait des mondes, des technologies, des éthiques, des ontologies et des écologies, pour les remplacer violemment par un système se voulant hégémonique et se croyant supérieur. Les épistémicides sont des processus propres à la colonisation. Ils impliquent de tuer la vie sous toutes ses formes – et il ne s'agit pas d'une métaphore : cela consiste à s'attaquer aux corps, aux communautés et aux territoires qui en sont porteurs, à massacrer et soumettre les êtres humains, à appauvrir la terre, à voler l'eau, à détruire les paysages, à briser le tissu qui structure la connaissance, à brûler les liens avec l'invisible. Il s'agit aussi d'effacer la mémoire et d'accommoder les savoirs en les désactivant par la création de filiations inventées, en s'appropriant de ce qui « sert » sans jamais faire référence aux sujets subordonnés qui l'ont incarné.

Peut-on comprendre les relations des communautés humaines avec les plantes – y compris celles que l'on appelle "drogues" ou "psychotropes" – dans la façon dont nous habitons notre propre corps et les écosystèmes, si nous persistons à séparer la vie humaine de la vie non humaine ? Est-il possible de comprendre intimement ces interactions si nous faisons abstraction de la notion de plaisir ?

Pour éclairer les épistémologies submergées par les systèmes de pensées hégémoniques et contre la chasse au sorcière.s* qui continue, nous devons réactiver des technologies spécifiques aux interactions transespèces qui lient la chimie, la physique, la physiologie, la pharmacologie, la danse, la joie et la vie en communauté. »

* Entre janvier et août 2020, l'ONU a compté plus de 40 massacres en Colombie. Les victimes sont avant tout des défenseur.s de droits humains, des écologistes, des indigènes et des paysan.e.s. [Aniara Rodado - 1er septembre 2020].

KARINE ROUGIER

« Il y a la peinture du Chef d'œuvre inconnu, celle que le grand maître maçon en accrétions successives dans l'espoir de figer le corps parfait de la femme parfaite et désirée, la peinture dont le grand maître, ivre de sa propre virtuosité, surcharge le modèle qu'il prétendait représenter au point de l'étouffer – « il y a une femme là-dessous ! », s'écrient ceux auxquels il montre sa toile et qui découvrent, sous la matière additionnée, un pied, unique vestige visible de la femme enfermée dans la peinture.

Et puis il y a une peinture toute autre, une peinture d'invocation plutôt que d'appropriation, une peinture qui ne cherche pas à fixer, ne cherche pas à dominer les corps de femmes mais les accueille en les rêvant libres de toutes entraves. Les silhouettes traversent la toile, dansant, s'étreignant. Elles ont la fluidité des nymphes, la puissance des magiciennes, l'emportement des bacchantes. Parfois, elles disparaissent, partent en vapeurs – et la peinture ne les retient pas – parfois elles entrent en trombe – et la peinture, animée de leurs désirs et de leurs jeux, devient à son tour nymphe, magicienne, bacchante, puissante. » [Texte écrit par Nina Léger pour Karine Rougier - 30 juillet 2020]

LARA WONDERLAND

« Dans mes œuvres, j'explore, du point de vue des femmes, l'héritage culturel et les tendances actuelles qui ont un impact sur les liens entre les femmes et la nature. Les dévaluations culturelles des processus naturels ainsi que les femmes et la nature sont au centre de mes intérêts. J'utilise mon travail artistique pour examiner le rôle des femmes avec leur connaissance de notre ancrage dans le monde naturel, en relation avec une société qui est orientée vers le rationalisme et l'exploitation économique du monde humain et non humain. Dans un contexte multidimensionnel, j'explore des sujets comme la sexualité et l'évolution du corps politique, les femmes en tant qu'objets de consommation sexuelle et la sexualité féminine dans la société occidentale, les liens entre sexualité et violence, etc. La sexualité féminine dans la société occidentale est dominée par l'objectivation, la codification et le réductionnisme. En réponse à ce problème, j'essaie de montrer dans mon travail une perspective alternative sur la sexualité, qui peut indiquer la voie vers un avenir fondé sur la sagesse écologique et le respect mutuel. » [Lara Wonderland - 27 août 2020]

EXPOSITIONS 2021

Commissariat **Julie Crenn**

SILO

MYRIAM MIHINDOU

Exposition monographique

DU 05 FÉVRIER AU 11 AVRIL

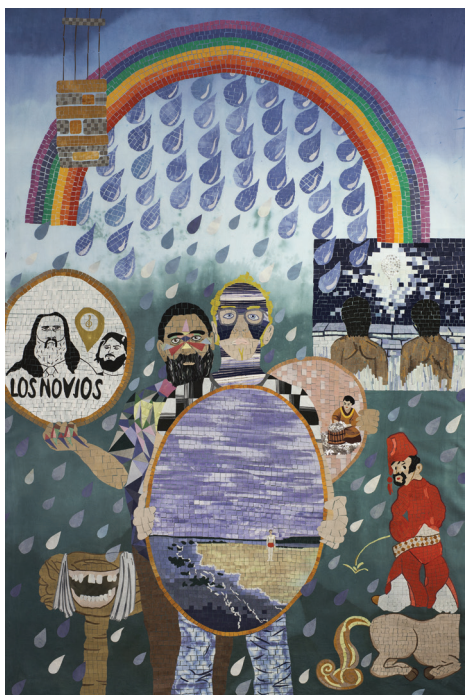


Myriam Mihindou, *Johnnie Walker 1/3*,
de la série *Sculpture de chair*, 1999-2000,
cibachrome, 88 x 62 cm, Courtesy Myriam
Mihindou & Galerie Maïa Muller, ©ADAGP, Paris

Hope will never be silent

CHIACHIO & GIANNONE

DU 30 AVRIL AU 13 JUIN



Chiachio & Giannone, *Familia a seis colores #9*
2018, Mosaïque textile, 1.51 m x 2.40 m
Photo: Nacho Lasparra

Les Meutes

HENRI CUECO & EDI DUBIEN

DU 2 JUILLET AU 19 SEPTEMBRE



Edi Dubien, *Chiens* 2018



Henri Cueco
Photo: David Cueco

Agir dans son lieu

EXPOSITION COLLECTIVE

DU 15 OCTOBRE 2021 AU 16 JANVIER 2022



Morgane Denzler (*Les Arques*, 2018)



URSULAB

UrsuLaB s'intéresse à l'un des sujets majeurs de notre époque, le vivant humain et non humain et l'écologie, en intégrant les arts, les sciences et les technologies du vivant.

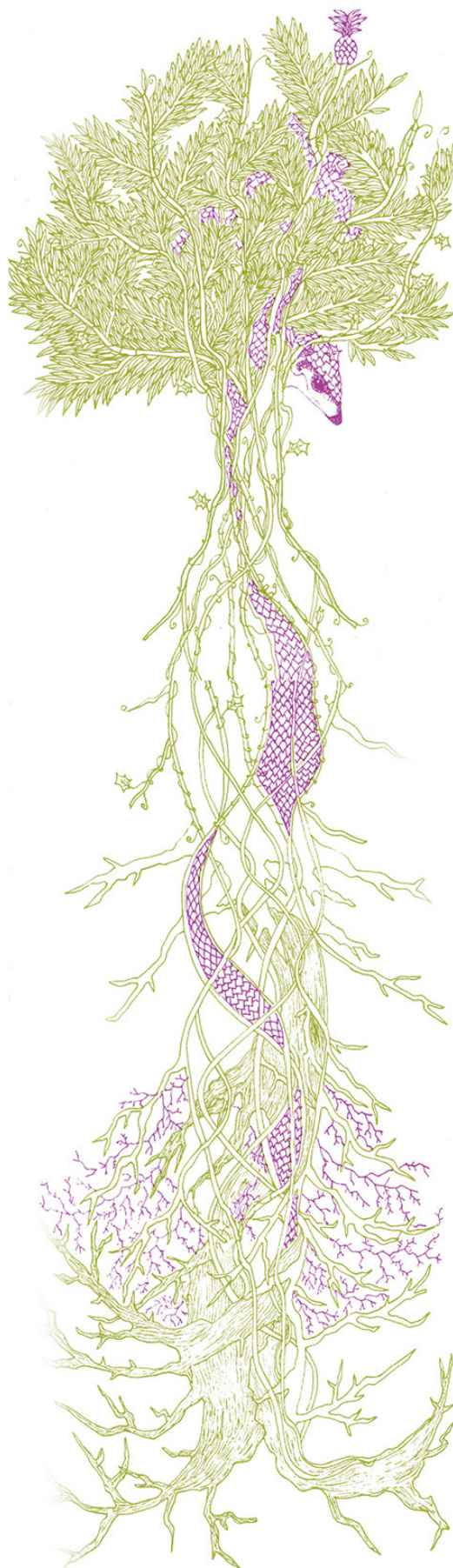
UrsuLaB, unE laboratoire à forte orientation végétale, ouverte à tou.te.s, autour d'activités multiples et appropriables, pour construire ensemble de nouveaux regards sur notre monde pour des présents désirables et des futurs possibles, entre autres face à la crise climatique en cours.

Présentations publiques, conférences et débats, résidences de recherche création et de production, expositions, rencontres et expériences inclusives, universités d'été, groupes thématiques, ateliers, publications...

**Multimédia - Arts visuels - Arts sonores - Arts numériques -
Arts vivants - Biomédias - Agroalimentaire - Agriculture -
Biologie - Biotechnologies - Écologie - Physique - Hydrosiences
Sciences informatiques - Gaming - Écritures**

**Plantes Algues Lichens Mycorhize Champignons Protistes
Chlorophylle - alliances multispécifiques
Alimentation durable - Graines et semences - Santé et savoirs
situés - Décloisonnement des connaissances
Sciences-f(r)ictions - Écritures collectives - Transféminismes -
Émancipations - Anticipations - Spéculations
Symbiose - Compost_pas_post_humain - Chthulucène -
Intersectionnalité - Stratégies de la joie - ...**

**L'inauguration d'UrsuLaB, le bioLab du centre d'art
Transpalette prévue initialement les 09.10 et 11 octobre
2020 est reportée les 26.27 et 28 mars 2021.**





TRANSPALETTE
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN



Nouvelles horaires du Transpalette :

Ouverture du mercredi au dimanche de 15h à 19h,
sauf jours fériés

Visites commentées tous les samedis et dimanches,
à 15h - Entrée libre

Accessible aux Personnes à Mobilité Réduite

RENDEZ-VOUS :

Visites en famille les derniers dimanches du mois, à 16h30

Gratuit, sur inscriptions : transpalette@antrepeaux.net

antre peaux

ARTCULTURES ET AUTRES

24, 26 route de la chapelle 18000 Bourges

Tél. +33 (0)2 36 24 80 52

transpalette@antrepeaux.net

www.facebook.com/TranspaletteCentredart

www.antrepeaux.net

